

SOMMAIRE

TROUBLE DANS LE GENRE	3
[1] TENIR SA LANGUE	3
[2] MOI LES HOMMES, JE LES DETESTE.....	4
[3] UN JOUR, J'AI ARRETE LE SEXE AVEC LES HOMMES.....	5
[4] KING KONG THEORIE	6
[5] LES DEUX CORPS DU SOI : VIVRE A DEUX	7
DU PAIN ET DES JEUX ?	8
[6] L'ART D'IMPRESSONNER LES FOULES, OU L'ART DE GOUVERNER	8
[7] LE SPORT, JE SUIS CONTRE.....	9
[8] INTERNET OU LE CYBERMENSonge.....	10
VIOLENCE DE LA PENSÉE	11
[9] LE DIPLOME EST L'ENNEMI MORTEL DE LA CULTURE	11
[10] NOTRE MANIERE DE PENSER OCCASIONNE DES MICRO-VIOLENCES	12
TRAVAILLER : POUR QUI POUR QUOI ?	14
[11] AU TRAVAIL : SE DEMANDER POUR QUI ON ROULE	14
[12] LA SEMAINE DE QUATRE JOURS	15
[13] « LES NOUVELLES FORMES D'EXPLOITATION AU TRAVAIL SONT INVISIBLEES ».....	17
[14] LE MODELE BUURTZORG ENTREPRISE HUMANISTE :.....	22

TRAME POUR LA RÉFLEXION

Un groupe de cinq à sept personnes prend en charge un thème. L'analyse des textes est répartie entre les personnes. Le plan suivant sert de points de départ.

1. **Situer et comprendre** : Reformuler les thèses défendues et les principaux arguments
2. **Approfondir** : Quels arguments | exemples complémentaires à apporter ?
3. **Se positionner, prendre du recul** : Quelles émotions suscitent en vous les argumentations présentées ? Quelles autres sources | arguments possibles pour une autre position ?

Au terme de ce travail, on peut envisager la présentation de la thématique à la classe et une présentation organisée avec débat par chaque équipe au TD suivant.

TROUBLE DANS LE GENRE

[1] TENIR SA LANGUE

JULIE ABBOU, *Tenir sa langue*, Les Pérégrines, [Collection Genres !](#), 2022, p. 9 ; 24-25 ; 67 ; 78

Agir sur le langage pour agir sur le monde. Voilà le programme des mouvements sociaux qui s'engagent dans la lutte des significations. Le féminisme a de longue date pris à bras-le-corps cette question de la langue, et pour cause : la langue est un lieu de notre catégorisation du monde. Il s'agit de contester la mainmise du masculin sur l'humanité. Il s'agit de pouvoir s'énoncer, de participer au sens du monde à part pleine et entière. C'est dans cette urgence politique et sémantique à pouvoir exister en tant que sujet humain, et à donner un autre sens à l'humanité, que les féministes se sont mises à bousculer la grammaire.

Pour saisir toute la force et tous les enjeux d'un tel geste, il faut d'abord débusquer la puissance du genre grammatical et son histoire politique : on se balade au milieu des grammairiens et de leurs règles pour s'apercevoir qu'en matière de langue rien ne va de soi et que ça peut même venir de quelque part ; que le masculin l'emporte sur le féminin, cela ne s'est pas fait par hasard. (...)

L'arnaque se reproduit régulièrement. Parmi les coups les plus connus, on cite souvent celui de Vaugelas, qui écrit en 1647 que « le masculin est le genre le plus noble », mais il n'est pas seul à défendre cette idée : l'abbé Bouhours ajoute en 1675 que « Lorsque les deux genres se rencontrent, il faut que le plus noble l'emporte ». Nicolas Beauzée abonde un siècle plus tard, au cas où l'on n'aurait pas bien compris : « Le genre masculin est réputé plus noble que le féminin à cause de la supériorité du mâle sur la femelle ». (...)

Plus proche de nous dans le temps, mais proche de Protogoras dans l'esprit, des grammairiens des années 1930 développent l'idée que des mots féminins exprimeraient la substance féminine de ce qu'ils désignent : « La mer est d'aspect changeant comme une femme, journalière, d'humeur mobile comme une jolie capricieuse, attirante et dangereuse comme une beauté perfide. » [In, Jean Damourette et Édouard Pichon, *Essai de grammaire de la langue française*, Éditions d'Arthey, 1930] (...)

Le 23 mars 2021 est déposé une autre proposition de loi, plus dure puisqu'elle vise « à interdire et à pénaliser l'usage de l'écriture inclusive dans les administrations publiques et les organismes en charge d'un service public ou bénéficiant de subventions publiques. » La menace de pénalisation concerne particulièrement les enseignant.es du primaire, du secondaire et du supérieur. Et par « écriture inclusive » sont visées « les pratiques rédactionnelles et typographiques visant à substituer à l'emploi du masculin, lorsqu'il est utilisé dans un sens générique, une graphie faisant ressortir l'existence d'une forme féminine ». Oui, vous avez bien lu : le problème serait de faire ressortir l'existence d'une forme féminine en lieu et place du masculin générique. Le problème serait que le générique ne soit pas uniquement et systématiquement masculin. (...)

Il faut assumer le fait que cette discussion est politique avant d'être technique. Il y a urgence politique à pouvoir prendre la parole, à pouvoir s'énoncer en tant que sujet à part entière et à sortir de l'ordre du genre qui nous assigne des champs des possibles distincts, selon qu'on soit homme ou pas.

[Julie ABBOU](#), *Tenir sa langue*, Les Pérégrines, [Collection Genres !](#), 2022, p. 9 ; 24-25 ; 67 ; 78

[2] MOI LES HOMMES, JE LES DETESTE

PAULINE HARMANGE, Seuil, Coll. Points, 2022

On va chez le psy, on lit des livres qui nous apprennent comment organiser, comment être zen, comment jouir, on partage nos états d'âme, on initie des dialogues, on fait du sport et des régimes, on fait des relookings, de la chirurgie esthétiques, on se fait coacher, on change de job, on se plie en quatre. Les femmes sont dans un processus de mise à jour permanent. [27]

On confond souvent colère et violence, pourtant ces deux mots ne vont pas toujours de pair. La colère d'être traitées en inférieures n'est pas comparable avec la violence des hommes qui nous humilient, nous violent et nous tuent (...) On a tout à gagner à s'éloigner du rôle limité de femmes douces et pacifiques, presque passives, et à exiger que les hommes deviennent meilleurs. [33]

Tous les hommes ne sont peut-être pas de violeurs, mais quasiment tous les violeurs sont des hommes – et quasiment toutes les femmes ont subi ou subiront des violences de la part des hommes. Il est là, le problème. Elle est là, l'origine de notre détestation, de notre malaise, de notre méfiance (...) Si la misandrie a une cible, elle n'a pas de victimes dont on égraine le compte morbide chaque jour ou presque¹. [38-39 ; 40]

Je sais que je peux compter sur toutes les amies qui m'ont déjà demandé de mon temps pour leur apporter de l'aide. Je sais que si je suis abattue, si je doute de moi ou s'il m'arrive quelque chose de grave que je ne peux pas porter seule, il me suffit de sortir mon téléphone pour recevoir tout le soutien dont j'ai besoin en retour de la part de ces femmes.

Je ne peux pas en dire autant des hommes que je côtoie, et pourtant je côtoie des hommes assez bienveillants. Leur sympathie a des limites, leur capacité d'écouter et d'attention aussi. Les hommes voudront m'apporter des solutions, régler tous mes problèmes, rationaliser mes peines, quand bien souvent je n'ai besoin que d'une oreille bienveillante et d'une épaule sur laquelle pleurer. Je me demande parfois sur cette tendance masculine à se poser en pourvoyeur de solutions – en sauveur – n'est pas une tentative, tout inconsciente qu'elle soit, de me faire taire. [63]

Alors maintenant, je privilégie les femmes. Dans les livres que je lis, les films que je regarde, les contenus que j'absorbe, dans mes relations quotidiennes, pour que les hommes n'aient plus autant d'importance. Je privilégie cette sororité qui me fait du bien et qui me porte, qui me nourrit. Dans ma créativité, dans mon militantisme, dans mes réflexions sur moi-même et sur la société, tant de domaines où, je l'ai enfin compris, je n'ai pas besoin des hommes pour me construire. [64]

Je crois qu'il ne faut plus avoir peur de dire et de vivre nos misandries. Détester les hommes et tout ce qu'ils représentent est notre droit le plus strict. C'est aussi une fête. Qui aurait cru qu'il y aurait autant de joie dans la misandrie ? Cet été d'esprit ne nous rend pas aigries ni esseulées, contrairement à ce que la société patriarcale veut nous faire croire. Je crois que la détestation des hommes nous ouvre les portes de l'amour pour les femmes (et pour nous-mêmes) sous toutes les formes que cela peut prendre. Et qu'on a besoin de cet amour – de cette sororité – pour nous libérer. [68]

¹ Comme le fait le collectif Féminicides par (Ex) Compagnons depuis janvier 2016, voir @FeminicidesFR sur Twitter [Note de l'autrice].

[3] UN JOUR, J'AI ARRÊTÉ LE SEXE AVEC LES HOMMES

Ovidie, *La chair est triste hélas*, Seuil, Coll. Points, 2023, 59-61

Je ne hais pas les hommes, que ce soit dit. Il en existe certains pour qui j'éprouve une affection infinie. Je ne les hais pas en tant qu'individus, je les hais au lit, nuance. Je ne les déteste pas en tant que groupe social homogène, constitué de sujets victimes d'une prédisposition génétique à devenir de gros connards. Non, je veux juste ne plus jamais avoir à coucher avec eux. Et à ceux qui m'accuseront d'avoir un problème à régler avec le sexe, je réponds que c'est justement parce que je n'ai ni tabous ni interdits que j'ai cette clairvoyance. À mes yeux, le sexe n'est ni transgressif ni honteux. J'ai même du mal à saisir une telle fascination pour si peu, pour une chose finalement très simple. On le sait, les personnes qui jouissent dans la transgression sont les pires pervers.

Alors non je ne les déteste pas, j'aime mon père, j'aime mon frère, j'aime mes amis masculins. J'aime les hommes qui ont pour moi un amour pur et désintéressé, un inconditionnel attachement dénué de sexualisation. J'aime ceux qui voient en moi une sœur, une fille, une amie, surtout pas une mère ou une putain, éventuellement une compagne de création ou une camarade de lutte, et qui ne poseront jamais la main sur moi. J'aime les hommes avec qui je crée, avec qui je peux partager des projets artistiques, ceux avec qui je réalise des films, qui m'aident à penser ma narration ou ma composition de l'image. Je les aime, car j'ai l'impression de faire un enfant avec eux dans une sorte d'immaculée conception. J'aime les hommes qui ne planifient pas de me sauter, je considère que seules les relations platoniques permettent des échanges sincères et sans ambiguïté. J'aime les hommes qui comme moi croient en l'amitié. Ils sont rares, malheureusement.

Et maintenant que j'ai écrit noir sur blanc pourquoi je ne veux plus coucher avec eux, peut-être vous demandez-vous ce que j'aurais aimé qu'ils me fassent, comment j'aurais aimé qu'ils se comportent ? « Leur as-tu seulement posé la question ? », me demande mon ami Xavier, navré que je ne ressentie pour ses congénères que rancœur. Non, je n'ai rien demandé, ou si peu. Peut-être qu'au fond je ne savais pas vraiment quoi exiger. Je suis une femme et les femmes sont éduquées à faire plaisir avant tout, elles ne savent pas ce qu'elles veulent. Elles découvrent généralement ce qu'elles aiment par élimination. Me voici donc bloquée à ce stade depuis bientôt quatre ans, avec une idée précise de ce que je souhaite rayer de ma vie, mais pas encore de ce que je suis prête à accueillir. Non, je ne sais pas ce que je veux parce qu'on ne m'a jamais appris à me concentrer sur mon désir. Ou plutôt disons qu'on m'a appris que mon plaisir dépendait de ma capacité à faire plaisir. La nausée me reprend. (...)

[4] KING KONG THEORIE

VIRGINIE DESPENTES, *King Kong théorie*,
Le livre de poche, 2006, pp. 48, 141

C'est étonnant qu'en 2006, alors que tant de monde se promène avec de minuscules ordinateurs cellulaires en poche, appareils photo, téléphones, répertoires, musique, il n'existe pas le moindre objet qu'on puisse se glisser dans la chatte quand on sort faire un tour dehors, et qui déchiquetterait la queue du premier connard qui s'y glisse. Peut-être que rendre le sexe féminin inaccessible par la force n'est pas souhaitable. Il faut que ça reste ouvert, et craintif, une femme. Sinon, qu'est-ce qui définirait la masculinité ?

(...)

Vouloir être un homme ? je suis mieux que ça. Je m'en fous du pénis. Je m'en fous de la barbe et de la testostérone. J'ai tout ce qu'il me faut en agressivité et en courage. Mais bien sûr que je veux tout, comme un homme, dans un monde d'hommes, je veux défier la loi. Frontalement. Pas de biais, pas en m'excusant. Je veux obtenir plus que ce qui m'était promis au départ. Je ne veux pas qu'on me fasse taire. Je ne veux pas qu'on m'ouvre les chairs pour me faire gonfler la poitrine. Je ne veux pas avoir un corps de fillette longiligne alors que j'approche de la quarantaine. Je ne veux pas fuir le conflit pour ne pas dévoiler ma force et risquer de perdre ma féminité.

(...)

Ils aiment parler des femmes, les hommes. Ça leur évite de parler d'eux. Comment explique-t-on qu'en trente ans aucun homme n'a produit le moindre texte novateur concernant la masculinité ? Eux qui sont si bavards et si compétents quand il s'agit de pérorer sur les femmes, pourquoi ce silence sur ce qui les concerne ? Car on sait que plus ils parlent, moins ils disent. De l'essentiel, de ce qu'ils ont vraiment en tête. Ils veulent qu'on parle d'eux, à notre tour, peut-être ? Par exemple, ils veulent s'entendre dire à quoi ça ressemble, vu de l'extérieur, leurs viols collectifs ? On dirait qu'ils veulent se voir baiser, se regarder les bites les uns les autres, être ensemble en train de bander, on dirait qu'ils ont envie de se la mettre. On dirait qu'ils ont peur de s'avouer que ce dont ils ont vraiment envie, c'est de baiser les uns avec les autres. Les hommes aiment les hommes. Ils nous expliquent tout le temps combien ils aiment les femmes, mais on sait toutes qu'ils nous bobardent. Ils s'aiment, entre eux. Ils se baisent à travers les femmes, beaucoup d'entre eux pensant déjà aux potes quand ils sont dans une chatte. Ils se regardent au cinéma, se donne de beaux rôles, ils se trouvent puissants, fanfaronnent, n'en reviennent pas d'être aussi forts, ils se congratulent, ils se soutiennent. Ils ont raison. Mais à force de les entendre se plaindre que les femmes ne baisent pas assez, n'aiment pas le sexe comme il faudrait, ne comprennent jamais rien, on ne peut s'empêcher de se demander : qu'est-ce qu'ils attendent pour s'enculer ? Allez-y. Si ça peut vous rendre plus souriants, c'est que c'est bien. Mais parmi les choses qu'on leur a correctement inculquées, il y a la peur d'être PD, l'obligation d'aimer les femmes. Alors, ils filent droit. Ils renâclent, mais obéissent. Au passage, ils torgnolent une fille ou deux, furieux de devoir faire avec.

[5] LES DEUX CORPS DU SOI : VIVRE A DEUX

FRANÇOIS de SINGLY, *L'individualisme dans la vie commune*,
Nathan, 2003, p. 134-135

L'impression de « chez nous » disparaît lorsqu'il ne reste plus qu'un seul des conjoints. Les femmes surtout savourent ces moments, comme Isabelle (22 ans, étudiante en maîtrise de Lettres, compagne de Pierre, élève de Normale supérieure, et étudiant en maîtrise de philosophie) : « J'aime bien passer mes soirées, tranquille, toute seule dans l'appart. Pour bosser, pour faire vraiment ce qui me plaît, pour me faire les ongles, des conneries, m'épiler les jambes. J'évite sinon, ce n'est pas cool. Et donner des coups de fil. Je m'occupe de moi. Je prends du temps. Des trucs que tu peux difficilement faire si quelqu'un est là. Des trucs cons, trier mes collants. Aussi ce qui concerne ma personne. M'épiler, me mettre des masques. Cela le ferait rigoler. Et je n'ai pas le temps s'il est là. »

Le logement devient une coulisse du fait de l'absence du partenaire. Dans la relation amoureuse, les préparatifs sont souvent secrets. La chanson « Tu te laisses aller » (Charles Aznavour) exprime l'envers de cette conduite : l'habitude conjugale peut faire que le conjoint et son regard deviennent transparents, le public est ignoré. La femme qui revendique d'être seule dans la maison peut le faire pour respecter son partenaire, preuve qu'elle est encore, symboliquement, « avec » lui. Une partie du « chez soi » est indispensable à la production de l'équipe conjugale. (...)

Comme la famille et son espace, le corps se dédouble : en corps privé, en corps « public », en corps réservé et en corps visible par l'autre. Pascale (27 ans, bachelière, secrétaire juridique) veut bien que son compagnon (27 ans, photographe) soit à côté d'elle dans la salle de bains à certaines conditions : « Je n'aime pas qu'il regarde comment je le maquille. Cela me dérange. Qu'il me regarde comme cela (fixant l'enquêtrice), et je ne peux pas le maquiller. » Elle accepte de s'habiller dans la chambre en même temps qu'Olivier : « Il fait chaud. J'ai envie de lui faire des bisous tout le temps. » Le corps de Pascale se transforme. Il est prêt. Cette dualité du corps existe aussi chez Amélie (21 ans, assistante *reporting*), elle le fait comprendre à son compagnon (24 ans, contrôleur de gestion) : « Le matin, quand je me prépare, je n'aime pas trop que Nico soit là. Mais si je rentre, je prends un bain moussant tranquille, tu peux rentrer sans problème. Il arrive même en week-end que je sois dans mon bain, qu'il s'assoie sur la cuvette et qu'on discute ».

Le bain est une activité qui change de sens selon les moments et les individus. Amélie n'exclut pas son partenaire lorsqu'elle prend son bain du soir pour se dépouiller en quelque sorte de sa journée à l'extérieur. Elle veut redevenir elle-même, définition qui comprend sa dimension conjugale. Le partenaire peut être présent, mais il est rare que le bain soit pris à deux parce que les baignoires le permettent peu dans les petits appartements et que le temps du bain est construit avant tout comme un temps personnel. Le détournement de la salle de bain comme espace à soi apparaît plus aisé que celui de la chambre conjugale : la première, pièce collective, a pour caractéristique de pouvoir être utilisé à titre personnel, contrairement à la chambre, symbole de la communauté.

DU PAIN ET DES JEUX ?

[6] L'ART D'IMPRESSIONNER LES FOULES, OU L'ART DE GOUVERNER

GUSTAVE LE BON, *Psychologie des foules* (1895)

Réédition PUF, 1991, p.36

Comment impressionner l'imagination des foules ? Nous le verrons bientôt. Disons dès maintenant que des démonstrations destinées à influencer l'intelligence et la raison seraient incapables d'atteindre ce but. Antoine n'eut pas besoin d'une rhétorique savante pour ameuter le peuple contre les meurtriers de César. Il lui lut son testament et lui montra son cadavre.

Tout ce qui frappe l'imagination des foules se présente sous forme d'une image saisissante et nette, dégagée d'interprétation accessoire, ou n'ayant d'autre accompagnement que quelques faits merveilleux : une grande victoire, un grand miracle, un grand crime, un grand espoir. Il importe de présenter les choses en bloc, et sans jamais indiquer la genèse. Cent petits crimes ou cents accidents ne frapperont aucunement l'imagination des foules ; tandis qu'un seul crime considérable, une seule catastrophe, les frapperont profondément, même avec des résultats infiniment moins meurtriers que les cent petits accidents réunis. La grande épidémie d'influenza qui fit périr, à Paris, cinq mille personnes en quelques semaines, frappa peu l'imagination populaire. Cette véritable hécatombe ne se traduisit pas, en effet, par quelque image visible, mais uniquement par les indications hebdomadaires de la statistique. Un accident qui, au lieu de ces cinq mille personnes, en eût seulement fait périr cinq cents, le même jour, sur une place publique, par un événement bien visible, la chute de la tour Eiffel, par exemple, aurait produit sur l'imagination une impression immense. La perte possible d'un transatlantique qu'on supposait, faute de nouvelles, coulé en pleine mer, frappa profondément pendant huit jours l'imagination des foules. Or, les statistiques officielles montrent que dans la même année un millier de grands bâtiments se perdirent. De ces pertes successives, bien autrement importantes comme destruction de vies et de marchandises, les foules ne se préoccupèrent pas un seul instant.

Ce ne sont donc pas les faits en eux-mêmes qui frappent l'imagination populaire, mais bien la façon dont ils se présentent. Ces faits doivent par condensation, si je puis m'exprimer ainsi, produire une image saisissante qui remplit et obsède l'esprit. Connaître l'art d'impressionner les foules, c'est connaître l'art de gouverner.

[7] LE SPORT, JE SUIS CONTRE

JEAN GIONO, *Les terrasses de l'île d'Elbe*, 1976.

Je suis contre. Je suis contre parce qu'il y a un ministre des sports et qu'il n'y a pas de ministre du bonheur (on n'a pas fini de m'entendre parler du bonheur, qui est le seul but raisonnable de l'existence). Quant au sport, qui a besoin d'un ministre (pour un tas de raisons, d'ailleurs, qui n'ont rien à voir avec le sport), voilà ce qui se passe : quarante mille personnes s'assoient sur les gradins d'un stade et vingt-deux types tapent du pied dans un ballon. Ajoutons suivant les régions un demi-million de gens qui jouent au concours de pronostics ou au totocalcio², et vous avez ce qu'on appelle le sport. C'est un spectacle, un jeu, une combine ; on dit aussi une profession : il y a les professionnels et les amateurs. Professionnels et amateurs ne sont jamais que vingt-deux ou vingt-six au maximum ; les sportifs qui sont assis sur les gradins, avec des saucissons, des cannettes de bière, des banderoles, des porte-voix et des nerfs sont quarante, cinquante ou cent mille ; on rêve de stades d'un million de places dans des pays où il manque cent mille lits dans les hôpitaux, et vous pouvez parier à coup sûr que le stade finira par être construit et que les malades continueront à ne pas être soignés comme il faut par manque de place. Le sport est sacré ; or c'est la plus belle escroquerie des temps modernes. Il n'est pas vrai que ce soit la santé, il n'est pas vrai que ce soit la beauté, il n'est pas vrai que ce soit la vertu, il n'est pas vrai que ce soit l'équilibre, il n'est pas vrai que ce soit le signe de la civilisation, de la race forte ou de quoi que ce soit d'honorable et de logique. [...]

À une époque où on ne faisait pas de sport, on montait au mont Blanc par des voies non frayées en chapeau gibus³ et bottines à boutons ; les grandes expéditions de sportifs qui vont soi-disant conquérir les Everest ne s'élèveraient pas plus haut que la tour Eiffel, s'ils n'étaient aidés, et presque portés par les indigènes du pays qui ne sont pas du tout des sportifs. Quand Jazy court, en France, en Belgique, en Suède, en URSS, où vous voudrez, n'importe où, si ça lui fait plaisir de courir, pourquoi pas ? S'il est agréable à cent mille ou deux cent mille personnes de le regarder courir, pourquoi pas ? Mais qu'on n'en fasse pas une église, car qu'est-ce que c'est ? C'est un homme qui court ; et qu'est-ce que ça prouve ? Absolument rien. Quand un tel arrive premier en haut de l'Aubisque⁴, est-ce que ça a changé grand-chose à la marche du monde ? Que certains soient friands de ce spectacle, encore une fois pourquoi pas ? Ça ne me gêne pas. Ce qui me gêne, c'est quand vous me dites qu'il faut que nous arrivions tous premier en haut de l'Aubisque sous peine de perdre notre rang dans la hiérarchie des nations. Ce qui me gêne, c'est quand, pour atteindre soi-disant ce but ridicule, nous négligeons le véritable travail de l'homme. Je suis bien content qu'un tel ou une telle « réalise un temps remarquable » (pour parler comme un sportif) dans la brasse papillon, voilà à mon avis de quoi réjouir une fin d'après-midi pour qui a réalisé cet exploit, mais de là à pavoiser⁵ les bâtiments publics, il y a loin.

² Loto sportif italien

³ Chapeau gibus : chapeau haut de forme qui peut s'aplatir.

⁴ L'Aubisque : col des Pyrénées

⁵ Pavoiser : orner de drapeaux.

[8] INTERNET OU LE CYBERMENSONGE

PIERRE LAZULY⁶, Tribune, *Libération*, 21 mai 1998

Souvenez-vous des premières heures de la télévision : cette merveilleuse invention devait permettre à chacun d'accéder librement à la culture et à l'information. Les chantres du multimédia, aujourd'hui, entonnent la même rengaine et il faudrait être bien naïf pour les croire : l'Internet, c'est la télévision en pire, l'apothéose du frivole et du mercantile. Les médias sont unanimes : l'Internet est une véritable révolution, le multimédia, un univers merveilleux. Demain, vous dialoguerez avec vos amis de Sydney, visiterez les plus grandes expositions et surtout - remplirez chaque jour votre Caddie virtuel. Bienvenue sur les autoroutes de la consommation : vous êtes prié d'acquiescer, au premier péage, un ordinateur équipé du processeur Intel Pentium.

Il faut dire que le livre, d'un point de vue commercial, n'est guère satisfaisant : il se suffit à lui-même, n'entraîne aucune dépense annexe et s'échange trop souvent. Le lecteur reste des heures durant hors système, hors d'atteinte du discours publicitaire. Il développe à la fois son indépendance et son esprit critique. C'est très désagréable.

Alors, faisons naître l'utopie d'une encyclopédie universelle, moderne, accessible à tous, vantons les mérites d'une société de l'information ! Regardez cet enfant s'instruire sur l'Internet : cet ordinateur multimédia qui ne vaudra plus rien dans deux ans ! Ces CD-Rom qui s'empilent à chaque anniversaire ! L'abonnement Internet, les communications téléphoniques ! Les sites à péage, le commerce électronique, le marketing en ligne... Tant de consommation, si peu de réflexion !

Dans cet univers où le graphisme est roi, le texte devient archaïque. Comme en télévision, il faut faire court pour séduire ; le discours critique, la réflexion disparaissent là encore au profit d'affirmations simplistes. L'information doit se mettre en scène pour exister ; le contenant l'emporte sur le contenu. La dernière innovation technique, le *push*, pourrait d'ailleurs bien révolutionner le réseau ; le *push*, cela consiste à pousser l'information vers un utilisateur devenu passif, un cyberspectateur. On comprend mieux alors la fusion annoncée du multimédia et de la communication, l'Internet véhiculera demain un programme audiovisuel personnalisé.

La personnalisation, c'est le nerf de la guerre. Sous prétexte de mieux vous servir, les fournisseurs de services Internet s'empressent de modéliser votre profil. Véritables *big brothers*, leurs machines analysent votre comportement. Les régies publicitaires peuvent ainsi, en adaptant le message à votre profil, vendre au meilleur prix leurs espaces. Aujourd'hui, les opérateurs passent des alliances avec des producteurs de contenu : le défi consiste à maîtriser l'information et à orienter l'utilisateur vers les services et produits de ses partenaires. Difficile, alors, de différencier information et discours mercantile ! (...)

⁶ Auteur de l'un des premiers blogs, *Les chroniques du menteur*, très actif à l'orée des années 2000. [En ligne le 11 mars 2022] : http://menteur.com/_Pierre-Lazuly_

[9] LE DIPLOME EST L'ENNEMI MORTEL DE LA CULTURE

PAUL VALÉRY, *Bilan de l'intelligence* (1935),
In *Variété III*, 1944 (réimpression coll. Folio), Gallimard

(...)

Je n'hésite jamais à le déclarer, le diplôme est l'ennemi mortel de la culture. Plus les diplômes ont pris de l'importance dans la vie (et cette importance n'a fait que croître à cause des circonstances économiques), plus le rendement de l'enseignement a été faible. Plus le contrôle s'est exercé, s'est multiplié, plus les résultats ont été mauvais.

Mauvais par ses effets sur l'esprit public et sur l'esprit tout court. Mauvais parce qu'il crée des espoirs, des illusions de droits acquis. Mauvais par tous les stratagèmes et les subterfuges qu'il suggère ; les recommandations, les préparations stratégiques, et, en somme, l'emploi de tous expédients pour franchir le seuil redoutable. C'est là, il faut l'avouer, une étrange et détestable initiation à la vie intellectuelle et civique.

D'ailleurs, si je me fonde sur la seule expérience et si je regarde les effets du contrôle en général, je constate que le contrôle, en toute matière, aboutit vicier l'action, à la pervertir... Je vous l'ai déjà dit : dès qu'une action est soumise à un contrôle, le but profond de celui qui agit n'est plus l'action même, mais il conçoit d'abord la prévision du contrôle, la mise en échec des moyens de contrôle. Le contrôle des études n'est qu'un cas particulier et une démonstration éclatante de cette observation très générale.

Le diplôme fondamental chez nous, c'est le baccalauréat. Il a conduit à orienter les études sur un programme strictement défini et en considération d'épreuves qui, avant tout, représentent, pour les examinateurs, les professeurs et les patients, une perte totale, radicale et non compensée, de temps et de travail. Du jour où vous créez un diplôme, un contrôle bien défini, vous voyez aussitôt s'organiser en regard tout un dispositif non moins précis que votre programme, qui a pour but unique de conquérir ce diplôme par tous les moyens. Le but de l'enseignement n'étant plus la formation de l'esprit, mais l'acquisition du diplôme, c'est le minimum exigible qui devient l'objet des études. Il ne s'agit plus d'apprendre le latin, ou le grec, ou la géométrie. Il s'agit d'*emprunter*, et non plus d'*acquérir*, d'emprunter ce qu'il faut pour passer le *baccalauréat*.

Ce n'est pas tout. Le diplôme donne à la société un fantôme de garantie, et aux diplômés des fantômes de droits. Le diplômé passe officiellement pour savoir : il garde toute sa vie ce brevet d'une science momentanée et purement expédiente. D'autre part, ce diplômé au nom de la loi est porté à croire qu'on lui doit quelque chose. Jamais convention plus néfaste à tout le monde, à l'État et aux individus (et, en particulier, à la culture), n'a été instituée. C'est en considération du diplôme, par exemple, que l'on a vu se substituer à la lecture des auteurs l'usage des résumés, des manuels, des comprimés de science extravagants, les recueils de questions et de réponses toutes faites, extraits et autres abominations. Il en résulte que plus rien dans cette culture adultérée ne peut aider ni convenir à la vie d'un esprit qui se développe.

[10] NOTRE MANIÈRE DE PENSER OCCASIONNE DES MICRO-VIOLENCES

SIMON LEMOINE, Enseignant chercheur en philosophie,
Micro-violences, Le régime du pouvoir au quotidien, CNRS éditions, 2017
(p. 43-44 et 46-48)

Une longue habitude nous entraîne à penser en opérant des cloisonnements qui sont souvent très utiles et pratiques. On sépare le vrai du faux, le bien du mal, le bon du mauvais, l'ami de l'ennemi, etc. On crée des généralités, des abstractions, qui peu à peu, à l'usage, peuvent se figer et constituer des grilles de lecture du monde familières. C'est un avantage parfois, pour pouvoir saisir le réel dans sa complexité, mais c'est aussi un désavantage car on oublie vite que les grilles de lecture proviennent d'abord de l'esprit, c'est-à-dire que le monde, en lui-même, n'est pas *rangé* comme on le range. Le monde est complexe, divers, changeant, il ne se réduit pas facilement. D'autant plus quand il s'agit de penser les hommes, qui font preuve de singularité, de liberté, de création, ce qui les rend difficilement catégorisables une bonne fois pour toutes. On pense par compartiments, donc, parce que c'est souvent pratique, en oubliant presque toujours que ces compartiments ne sont que des outils grossiers, utilisés faute de mieux. (...)

La pensée par compartiment sera violente, notamment, lorsque nous rangeons de force quelqu'un dans un compartiment dans lequel il refuse d'aller et, même, dont il peut refuser la légitimité. Mais elle est aussi déjà violente parce qu'elle nous enjoint imperceptiblement à penser d'une certaine façon, sans que l'on se rende toujours compte que l'on pourrait penser *autrement*. (...) La pensée va, notamment, créer des classifications, de toutes pièces, en *mettant l'accent* sur des qualités particulières, et utiliser ces classifications théoriques pour ordonner concrètement les objets ainsi délimités ; et, peu à peu, l'usage fera que nous estimerons que les qualités sont effectivement *dans* les objets. (...)

Certaines actions se prêtent très bien à une vision *logique*, mais d'autres demandent plutôt un *art*, c'est-à-dire une manière de voir et de faire qui ne soit précisément pas uniformisée, qui perçoive la complexité des situations. La « gestion » des « ressources » humaines, est, aussi, une manière de faire faire des actions, qui pense l'homme en termes de causes, de moyens, que l'on peut « gérer », c'est-à-dire insérer dans des logiques. Une telle manière d'appréhender et de gouverner les hommes est violente, parce qu'elle ne tient pas compte des subtilités, et elle est insidieuse car on a tendance à accepter les arguments logiques que l'on nous donne, puisque nous-mêmes nous pensons souvent, précisément, d'une façon logique. Ainsi le « demandeur d'emploi » pourra *comprendre* la demande de l'institution qui cherche à le mettre au travail en lui imposant une formation, c'est-à-dire qu'il pourra en reconnaître la logique, et se plier à la requête, même si sa situation particulière la rend discutable (il n'a pas d'intérêt pour le métier qu'on lui propose ; il a des soucis personnels dont il voudrait momentanément s'occuper ; il a appris que la formation qui l'attend est de qualité médiocre ; il a un projet, en cours, de création d'entreprise dans un autre domaine ; etc.). Il y a une micro-violence lorsque l'on organise les vies des hommes à partir de la pensée logique, car elles ne s'y prêtent pas toujours. (...)

Donnons un autre exemple : aujourd'hui dans les classes d'école, il y a toujours un « premier de la classe » et un « dernier de la classe », et cela à cause d'une compartimentation fondamentale : la hiérarchisation. Même si aucun élève ne travaille, ou, au contraire, même si tous travaillent

d'arrache-pied, il y a toujours un « premier » et un « dernier ». Notre manière de voir, par classement, a ses limites, ici elle donne des identités, difficiles à refuser (elles semblent « objectives »), qui préexistent à toute action des individus (quoi que les élèves fassent, quel que soit le travail qu'ils fourniront, il y aura nécessairement, tant que l'on pensera en termes de classement, un « premier » et « un dernier »). Une violence est occasionnée par la pensée qui classe, car elle reconnaît souvent trop grossièrement des qualités (un élève pourra se leurrer toute une année en se croyant être un « très bon élève », et souffrir l'année d'après, dans une autre classe, de changer de rang sans avoir modifié sa conduite ; à l'inverse, un élève peut voir de grands efforts apparemment non récompensés, parce qu'il est dans une classe d'exception sans s'en rendre compte).

Ainsi, notre manière de penser, qui découpe en morceaux le réel pour pouvoir agir sur lui, occasionne-t-elle des micro-violences. Celles-ci sont ordinairement invisibles, car, pour celui qui exerce la micro-violence et pour celui sur qui elle s'exerce (et qui peuvent être la même personne), cette manière de penser est machinale, et si souvent efficace qu'on pense pouvoir s'en servir à tout propos.

(...)

TRAVAILLER : POUR QUI POUR QUOI ?

[11] AU TRAVAIL : SE DEMANDER POUR QUI ON ROULE

Lise GAINARD, Chroniques du travail aliéné, éditions d'Une, 2015

J'ai rencontré des travailleurs dans des états mentaux catastrophiques. Ils ont tous pu sortir de la position de victime de la cruauté « du système » ou de leurs collègues pour entrer dans un questionnement sur les modalités de leur engagement à servir les uns et les autres : les usagers, ou les statistiques ? On fait marcher l'hôpital, ou soigner les malades ? (...) **Se demander pour qui on roule est une question fondamentale**, qu'il faut apprendre à se poser tous les matins en se réveillant, comme Oury dit qu'il faut se demander « Qu'est-ce que je fous là ? » – le plus souvent possible.

(...)

Le changement dans le monde du travail le plus frappant à mes yeux depuis trente ans en France, ce n'est pas la transformation – pourtant importante – des modes de management, ni les catastrophiques techniques d'évaluation pipées, ni la mondialisation. Pour moi, la différence majeure, c'est qu'en France, quand on est victime d'une injustice épouvantable au travail... on demande à aller chez le psy ! »

Chroniques du travail aliéné, éditions d'Une, 2015, p. 20 et 174.

*

Liens complémentaires

La grande démission | 2021 | Julia Cames, Directrice Marketing France, HubSpot

<https://www.latribune.fr/opinions/tribunes/la-grande-demission-un-phenomene-passager-ou-une-nouvelle-tendance-du-monde-du-travail-898054.html>

DRH : Les risques du métier | 2021

https://www.lemonde.fr/emploi/article/2021/04/14/rencontres-rh-les-risques-du-metier-de-drh-se-sont-accrus-avec-le-covid-19_6076707_1698637.html

*

[12] LA SEMAINE DE QUATRE JOURS

Pauline Grimaud, MCF en sociologie, Université de Tours,

In CFDT : Magazine, le 20 déc. 2024, p. 37

« La semaine de quatre jours reste un phénomène marginal »

Dans le cadre de ses recherches postdoctorales, Pauline Grimaud, maîtresse de conférences en sociologie à l'université de Tours, a analysé 150 accords d'entreprise signés en 2023 pour comprendre pourquoi et comment ces dernières passent à la semaine de quatre jours.

Est-ce que la semaine de travail sur quatre jours est devenue une réalité massive en entreprise ?

Pour l'instant, non, ça reste très rare. Selon le ministère du Travail, 3,4 % des entreprises du privé non agricole de dix salariés ou plus ont des semaines avec moins de cinq jours travaillés. Si le nombre d'accords d'entreprise qui évoquent – mais qui ne mettent pas nécessairement en place – la semaine de quatre jours a été multiplié par cinq entre 2021 et 2023, on ne parle que de 459 accords en 2023 sur près de 17 000 accords d'entreprise au total cette année-là, concernant le temps de travail. C'est donc un phénomène émergent, qui suscite beaucoup d'espoir et d'attentes tant du côté des salariés que des employeurs, mais qui reste encore très marginal.

Quelles sont les différentes « formules » adoptées par les entreprises pour mettre en place la semaine de quatre jours ?

Parmi les 150 accords d'entreprise signés en 2023 qui mettent en œuvre la semaine de quatre jours que j'ai étudiés, c'est une semaine « en » quatre jours, c'est-à-dire sans réduction du temps de travail, qui est le plus souvent mise en place. Cela concerne neuf accords sur dix. Quelques accords prévoient une semaine de quatre jours avec un passage de 39 heures hebdomadaires à 35 heures et une diminution des jours de RTT.

Et environ 5 % des accords prévoient une réduction effective du temps de travail pendant la semaine et l'année.

Ensuite, j'observe différentes façons d'organiser le travail. Dans l'industrie, les emplois de bureau, on retrouve une semaine de quatre jours sur cinq. Dans d'autres entreprises, la semaine de quatre jours est « modulée » selon les besoins productifs de l'entreprise, si le carnet de commandes est plein ou pas, ou pour les activités saisonnières. La durée du travail est annualisée afin de faire varier le nombre de jours travaillés par semaine selon l'activité et d'éviter de payer des heures supplémentaires.

J'observe aussi une semaine de quatre jours sur six ou sept jours. Cela concerne les secteurs avec une activité continue ou une plage horaire élargie, comme la santé ou le commerce. La semaine de quatre jours est négociée en contrepartie d'horaires étendus et/ou atypiques.

Dans le préambule des accords, le motif qui revient une fois sur deux, c'est le « bien-être au travail », un concept rarement défini de manière précise.

Pourquoi la formule la plus retenue est celle d'une semaine de 35 ou 39 heures en quatre jours ?

La semaine en quatre jours permet aux entreprises de ne pas diminuer la durée du travail tout en proposant quelque chose qui donne l'impression aux salariés d'avoir plus de temps pour eux. Ce qui peut être bénéfique pour les entreprises, car la rentabilité n'est pas menacée, le coût du travail ne varie pas et l'on exige plus des salariés, la productivité peut donc augmenter.

À la lecture des accords, qu'est-ce qui pousse les entreprises à organiser le travail sur quatre jours ?

Dans le préambule des accords, le motif qui revient une fois sur deux, c'est le « bien-être au travail », un concept rarement défini de manière précise.

Mais, bien souvent, il est indiqué que ce bien-être doit être compatible avec la rentabilité, les intérêts économiques de l'entreprise. Les autres motifs sont secondaires : la fluctuation de l'activité, la continuité de l'activité, l'attractivité des emplois ou encore les économies d'énergie. La semaine de quatre jours peut aussi être envisagée comme une compensation pour les métiers qui ne peuvent être télétravaillés, dans l'industrie ou le bâtiment.

Finalement, est-ce que le « bien-être au travail » passe par une moindre présence des salariés au sein de l'entreprise ?

Effectivement, la popularité de ce dispositif tient au fait qu'il permet de mettre à distance le travail. Mais ce qui est assez paradoxal avec cette conception du « bien-être au travail », c'est qu'aucun accord ne développe de réflexion sur l'intensification du travail, la répartition ou la baisse de la charge de travail.

Avec la semaine de quatre jours, il y a donc la volonté des directions d'en faire faire autant en moins de jours et/ou de temps, et cela contribue à « compresser » davantage le travail.

*

DOCUMENT COMPLÉMENTAIRE : <https://ceet.cnam.fr/publications/connaissance-de-l-emploi/la-semaine-de-4-jours-travailler-moins-tout-en-travaillant-plus--1499952.kjsp>

[13] « LES NOUVELLES FORMES D'EXPLOITATION AU TRAVAIL SONT INVISIBLES »

Entretien avec Denis Colombi

Professeur de sciences économiques et sociales et sociologue

Alternatives économiques | 28 Décembre 2024

SOURCE : https://www.alternatives-economiques.fr/denis-colombi-nouvelles-formes-dexploitation-travail-invisi/00113118?utm_campaign=alire

Les ouvriers d'aujourd'hui ne sont pas ceux dont Charlie Chaplin décrivait le quotidien répétitif dans Les temps modernes. Ce sont des livreurs, des chauffeurs Uber, mais aussi, pour les métiers féminins, des aides-soignantes et des aides à domicile dont le travail est trop souvent invisibilisé, analyse Denis Colombi, sociologue et enseignant en sciences économiques et sociales au lycée.

Après [Pourquoi sommes-nous capitalistes \(malgré nous\) ?](#) (Payot, 2022), il vient de publier, sur les nouvelles formes d'exploitation, *Qui travaille vraiment. Essai sur l'invisibilisation du travail* (Payot). Il y pointe le brouillage des frontières entre vie professionnelle et vie personnelle.

Vous signalez dans l'introduction de votre dernier livre que 36 % des salariés travaillent aujourd'hui en horaires atypiques. En quoi est-ce le signe d'une progression des formes d'exploitation ?

Denis Colombi : 36 %, cela représente une part non négligeable de la population active. Et c'est l'un des signes du floutage des frontières du travail que j'ai voulu décrire dans mon livre, puisque la frontière entre les temps de travail et de loisirs devient plus difficile à établir. Dans un contexte où on doit être non seulement disponible au moment où on travaille mais aussi en dehors, l'organisation de la vie devient plus compliquée.

Cela concerne les médecins, les infirmiers, mais aussi les cadres et managers et même les enseignants, avec la sollicitation numérique qui s'est développée pour eux en dehors des heures de cours, sans parler des réunions qui se sont multipliées. Il s'agit bien là de nouvelles formes d'exploitation puisqu'on entre dans un espace de travail non rémunéré.

C'est tout à l'avantage des entreprises ! Les start-up, par exemple, exigent que l'on soit constamment disponible. Or, cela entraîne l'épuisement des travailleurs et les cas de burn-out se multiplient.

Vous dites qu'on voit l'émergence de nouvelles catégories d'ouvriers. Quelles sont-elles ?

D. C. : On a une représentation stéréotypée des ouvriers comme dans *Les temps modernes* de Charlie Chaplin. Les ouvriers des grandes entreprises industrielles existent encore, mais on trouve aussi toutes sortes d'emplois ouvriers dans des unités de production plus petites.

« La désindustrialisation est réelle, mais nous assistons à la recomposition des emplois ouvriers plutôt qu'à leur disparition »

La désindustrialisation est réelle, mais nous assistons à la recombinaison des emplois ouvriers plutôt qu'à leur disparition. Et les employés de la logistique, les chauffeurs Uber, les livreurs de repas, les équipiers de McDo... peuvent leur être assimilés à bien des égards bien qu'ils ne soient pas toujours identifiés comme tels. Ils disposent en effet de très peu de marges de manœuvre dans leur travail, où ils occupent des rôles d'exécutants.

Mais les employés des entrepôts et des centres de tri Amazon ont moins de visibilité que les ouvriers des usines Renault ou Peugeot. Car l'identité ouvrière était plus forte dans l'industrie, notamment grâce à la présence syndicale.

Vous remarquez par ailleurs une extension du travail prescrit chez les enseignants...

D. C. : On demande aux professeurs d'être des exécutants qui mettent en œuvre les décisions ministérielles. Le recrutement de plus en plus de contractuels plutôt que de fonctionnaires va dans ce sens.

Le ministère souhaite également valider les manuels scolaires, en particulier dans le primaire, ce qui témoigne d'une conception de l'enseignement où les enseignants se contentent d'appliquer un cours tout fait sans le concevoir eux-mêmes. On assiste à un mouvement de déqualification [et de prolétarisation de notre métier](#).

Les enseignants disposent tout de même de beaucoup d'autonomie en classe, au point d'être parfois même un peu trop seuls ?

D. C. : Oui, mais de moins en moins. Les directives s'accumulent et le recrutement, face à la pénurie de professeurs, se fait avec un niveau plus faible. C'est une dynamique qui pose question et interroge sur la représentation du métier. Et même si cela reste un métier intellectuel, les personnels éducatifs ne le vivent pas toujours comme tel.

« L'emploi féminin atypique ou précaire est très proche du travail ouvrier, sans qu'il soit reconnu pour ses qualités professionnelles »

Le professeur n'est plus le notable local qu'il était à l'époque des livres de Marcel Pagnol. Sans avoir aucune nostalgie pour un âge d'or qui n'a jamais existé, il y a un décalage entre certains discours sur la « vocation » des enseignants et la réalité du métier.

Y a-t-il beaucoup de métiers féminins dans ceux qui subissent les nouvelles formes d'exploitation ?

D. C. : On voit souvent le métier d'ouvrier comme un métier masculin et on perd de vue que les femmes ont toujours travaillé. Or, l'emploi féminin atypique ou précaire est très proche du travail ouvrier, sans qu'il soit reconnu pour ses qualités professionnelles.

Les femmes sont en effet censées travailler par amour, en déployant des qualités d'empathie qui leur seraient naturelles. On imagine ainsi que les aides-soignantes et les aides à domicile peuvent travailler en étant mal payées car elles le font pour le bien d'autrui. Or, comme les ouvriers de l'industrie, il leur arrive de porter des charges lourdes. Mais comme ce sont des métiers féminins, cette dimension physique de leur emploi est peu prise en compte et ces travailleuses sont souvent invisibilisées.

De même, on oublie souvent que cela exige une formation ou au moins des compétences particulières car on prête à celles qui les exercent des qualités innées.

Comment se manifeste l'invisibilisation que vous pointez ?

D. C. : L'invisibilisation de beaucoup des nouveaux emplois d'ouvriers et d'employés tient d'abord à leur individualisation. Le travail est de plus en plus atomisé dans des petites unités de production.

« Le travail est de plus en plus difficile à décrire, y compris pour des cadres »

Cela tient aussi au fait que le travail ouvrier est devenu pour une grande part un travail logistique. L'ouvrier de Renault construisait une voiture, il voyait le résultat de son effort. L'ouvrier de la logistique déplace des cartons. Le résultat est plus difficile à voir et, surtout, à montrer.

Ainsi, le travail est de plus en plus difficile à décrire, y compris pour des cadres. Un manager, un directeur des ressources humaines ou un ingénieur qui rentre le soir aura du mal à expliquer ce qu'il a fait à ses enfants.

La mécanisation et la robotisation participent également à l'invisibilisation. On a l'impression que Chat GPT écrit tout seul la réponse quand on lui pose une question. C'est oublier les millions de petites mains qui ont rédigé les textes absorbés par la machine.

De même, [on ne voit jamais les travailleurs du clic qui entraînent les machines](#), comme l'a notamment souligné le sociologue Antonio Casilli. Elon Musk a présenté récemment des robots humanoïdes pour garder des enfants et faire la cuisine. Mais il s'est avéré que les modèles présentés étaient en fait pilotés par des humains ! La technologie mobilise toujours du travail.

« La robotisation représente une menace, mais moins du fait d'un risque de remplacement que par l'intensification du travail qu'elle entraîne »

Enfin, la lutte contre le chômage ne doit pas occulter l'effort à faire pour améliorer les conditions de travail de ceux qui subissent l'automatisation.

On ne risque donc pas d'être tous remplacés par des machines ?

D. C. : La robotisation représente une menace, mais moins du fait d'un risque de remplacement, comme dans le film *Wall-E* de Pixar, que par l'intensification du travail qu'elle entraîne. Ainsi, les ouvriers de la manutention travaillent de plus en plus rapidement car ils ont des casques automatisés qui les rappellent constamment à l'ordre.

La mécanisation entraîne par ailleurs un risque de déqualification et de perte d'autonomie et d'implication personnelle. La grève des scénaristes d'Hollywood en mai 2023 était en partie motivée par la crainte de se voir remplacer par des intelligences artificielles. Les conséquences de l'automatisation du travail doivent faire l'objet d'un débat public.

Vous évoquez également l'invisibilisation du travail domestique et le brouillage des frontières entre vie professionnelle et vie personnelle...

D. C. : Définir le travail domestique est difficile et les féministes sont les premières à s'y être confrontées. La sociologue Maud Simonet avance que cette forme de travail se trouve au cœur des nouvelles formes d'exploitation.

Les femmes, on l'a dit, sont censées exercer les métiers du soin par amour. Mais au-delà de l'espace domestique, les entreprises se présentent souvent comme autant de grandes familles où on ne travaille pas seulement pour l'argent. Cela existe depuis le début du capitalisme où les capitaines d'industrie se voyaient comme des patriarches qui devaient protéger leurs employés contre la consommation d'alcool.

Le travail domestique gratuit n'est donc pas une forme à part, mais une forme paradigmatique pour analyser l'ensemble des formes d'invisibilisation. Et quand on le passe au féminin neutre, comme le suggère Maud Simonet, c'est-à-dire qu'on regarde tout travail comme si c'était du travail domestique, on se rend compte que celui-ci nous fournit une grille d'analyse très pertinente. Par exemple, les modes d'exploitation du travail domestique – travailler au nom de l'amour, pour le bien-être d'autrui... – se retrouvent ailleurs.

« La question n'est pas de rémunérer tout le travail domestique et de le soumettre au marché, mais d'évoquer une répartition plus juste »

Ainsi, le temps que passe le chauffeur Uber ou le livreur Deliveroo à se tenir à disposition de ses clients en dehors des courses doit être pris en compte dans sa rémunération et la définition de son statut. Et sans les jeunes chercheurs vacataires qui donnent des cours pour survivre en attendant un poste, l'université ne tiendrait pas.

Le monde des start-up fonctionne également beaucoup avec l'énergie des jeunes stagiaires. Et les [Jeux olympiques](#) n'auraient jamais pu être organisés sans les 45 000 bénévoles mobilisés l'été dernier qui se sont dit – et à qui l'on a dit – que c'était une expérience qui enrichirait leur CV.

Dans tous ces exemples, le travail tient sur la promesse d'une récompense à venir, promesse qui rend l'exploitation possible.

Mais la réponse est-elle de monétiser le travail domestique ? N'y a-t-il pas là le risque de tout marchandiser ?

D. C. : La question n'est pas de rémunérer tout le travail domestique et de le soumettre au marché, mais d'évoquer une répartition plus juste. Il s'agit de politiser la question, en rappelant que ce n'est pas forcément naturel, que cela ne va pas de soi et que le temps que chacun y consacre doit faire l'objet d'une discussion.

Comment, par exemple, mieux répartir le congé parental qui est aujourd'hui pris majoritairement par les femmes ? C'est une question qu'il faut se poser et dont la réponse se trouve en partie dans une meilleure rémunération des métiers féminins.

Vous rappelez également dans votre livre que le travail est une question très importante pour la sociologie...

D. C. : La sociologie contemporaine est née avec l'analyse du monde du travail. Max Weber (1864-1920), Georg Simmel (1858-1918), Émile Durkheim (1858-1917) et, bien sûr, Karl Marx (1818-1883), tous se sont intéressés au travail.

Les premières enquêtes sociologiques se sont faites parmi les ouvriers. C'est une période de grandes transformations où l'autoproduction paysanne a laissé la place à la séparation entre lieu de vie professionnelle et lieu de vie personnelle et familiale, et donc à la conception du travail dont nous sommes les héritiers.

Le travail est également mobilisé par la sociologie comme un concept critique. Aujourd'hui, avec Bernard Lahire ou Sandrine Garcia par exemple, on analyse le travail fourni par les parents pour la reproduction sociale. Les sociologues s'emploient souvent à trouver du travail là où l'on ne veut pas le voir.

Propos recueillis par Naïri Nahapétian

[14] LE MODELE BUURTZORG | ENTREPRISE HUMANISTE : SOIGNER LA RELATION AVEC LES PATIENTS POUR MIEUX LES GUERIR

SOURCE : MadeForMed. [Enquête] Soigner la relation avec les patients pour mieux les guérir : le modèle Buurtzorg | 24 AVRIL 2020 | En ligne : <https://blog.madeforimed.com/modele-buurtzorg-relation-patients>

Cinq minutes pour une piqûre, trois minutes pour préparer un pilulier, 10 minutes pour se rendre chez le client suivant...Enchaîner des gestes automatisés et chronométrés, dénués de toute empathie à l'encontre des patients : tel fut le quotidien des infirmières à domicile néerlandaises jusqu'au milieu des années 2000. Une routine, gorgée de préoccupations comptables et bureaucrates, dont 2006, année de création de Buurtzorg, sonne le glas.

La vocation de l'organisation à but non lucrative batave : **replacer le client au cœur du processus de soin et autonomiser le personnel soignant**. Aujourd'hui 70% des soins à domicile sont réalisés par Buurtzorg, aux Pays-Bas. La rédaction de [MadeForMed](#) vous emmène à la rencontre de cette structure, aussi inspirante, qu'efficace et touchante.

« Humanity over Bureaucracy »

Après 16 ans d'exercice en tant qu'infirmier et cadre dans le secteur médical, Jos de Blok crée Buurtzorg, littéralement « soins de quartier », en néerlandais. **Son constat est simple : la bureaucratie et la recherche permanente de l'économie étouffent le personnel soignant.** Conséquence : des soins réalisés façon course contre la montre, un dialogue inexistant avec les clients, un personnel stressé, démotivé, flirtant avec un état de burn-out quasi-généralisé.

Il faut dire que depuis le début des années 80, le système de soins hollandais n'a rien de très épanouissant. Un centre d'appels concentre les demandes, puis les redistribue vers le personnel soignant. Celui-ci reçoit, la veille pour le lendemain, son planning de la journée, et s'exécute, en appliquant à la lettre des temps de réalisation précis, assignés à chaque tâche. Exit donc les bavardages avec les patients, et autres petites attentions jugées onéreuses et ô combien futiles. **Résultats : les patients, pris en charge par un personnel soignant différent chaque jour, sont perdus. Les infirmières, robotisées, sont privées de ce qui fait le sel de leur métier : le contact humain.**

Constatant les dégâts provoqués par ce modèle, Buurtzorg adopte une approche holistique, dont **le patient, considéré dans sa globalité, est au centre**. Son nom : « l'onion model ». Le principe est simple. Des équipes soignantes composées de 10 à 12 personnes, maximum, un secteur géographique très restreint, et une règle stricte : un client ne voit pas plus de deux soignants différents.

50 à 60 patients sont pris en charge par une même équipe, pour un quartier de 5 à 10 000 habitants. Les soignants sont disponibles et peuvent intervenir 24h/24 et 7 jours/7, selon les besoins propres à chaque client.

La tâche première des infirmières est claire : **prendre le temps de discuter avec le patient**. Dans le langage Buurtzorg, on parle de temps du « first coffee », préalable à tout nouvel accompagnement. Quels sont ses antécédents médicaux ? Comment se sent-il ? Physiquement, psychologiquement ? A-t-il de la famille à proximité ? Quelles sont ses relations avec ses voisins ? Peuvent-ils lui venir en aide en cas de besoin ?...

Ce premier interrogatoire permet de **connaître les besoins individuels du patient et d'évaluer son écosystème afin de mettre en place un plan de soins personnalisé** (mis à jour régulièrement). Les objectifs finaux sont simples : autonomiser le patient en lui permettant de créer un réseau de proximité, et anticiper de potentielles pathologies ou dégradations de son état de santé.

Loin de se limiter à ces quelques questions, le personnel soignant agit en fonction des réponses formulées par les patients. L'anecdote, citée par Frédéric Laloux dans l'un de ses brillants TedX traitant du renouveau nécessaire des organisations, n'est pas dénuée d'une certaine tendresse. Une personne âgée confie ne plus voir ses amies car elle ne se trouve plus jolie. Réponse de Buurtzorg : achetons-lui de nouveaux vêtements pour recréer ce lien social, fondamental au bien-être de cette coquette patiente.

Une philosophie que Jos de Blok résume en une phrase cinglante de bon sens et d'efficacité : « Humanity over Bureaucracy ».

Simplifier les process et autonomiser le personnel soignant

La philosophie de Buurtzorg est fondée sur deux piliers : simplification des organisations et autonomie des équipes. « *Keep it small, keep it simple* » : tel est leur mantra en la matière.

L'entreprise réunit aujourd'hui 10 000 infirmières, composant 850 équipes, entièrement autonomes. **Pas de hiérarchie. Pas de process préétabli. Pas de planning imposé.**

Recherche de nouveaux clients, liens avec les prescripteurs, partage des tâches et des responsabilités, prises de décision, planning et réalisation des soins : tout est exclusivement entre les mains de chaque équipe autogérée, et organisée localement. C'est le « self management ». Pour les accompagner dans leurs démarches administratives, 50 personnes, seulement, sont regroupées au siège, situé à Almelo, auxquelles s'ajoutent 21 coachs dont le job est de leur venir en aide en cas de conflit interne ou de dysfonctionnement.

La place est donc largement dédiée à l'opérationnel. Les fonctions support, onéreuses, et sans bénéfice direct pour les clients, sont réduites à leur plus simple appareil. **Conséquence : des frais de structure réduits** à peu de chagrin (ils ne représentent que 8% versus 22% pour la moyenne néerlandaise observée dans le secteur).

La tarification des soins est horaire (72€) et unifiée, depuis 2015, aux Pays-Bas. Un système qui donne la possibilité aux soignants de moduler le temps passé avec les patients en fonction de leurs besoins (et non en multipliant artificiellement les actes facturables, et donc rémunérateurs). Rappelons qu'en France, c'est le tarif à l'acte qui prévaut.

Échanger pour mieux soigner

Là encore, Buurtzorg innove, puisque le digital fait partie intégrante de son organisation.

Dès 2008, l'entreprise néerlandaise investit dans la création d'un réseau social interne : **le Buurtzorg Web**. Objectifs : favoriser l'entraide entre professionnels de terrain, encourager le partage d'expérience entre équipes, permettre une auto-évaluation permanente. Chaque membre de la structure est équipé d'une tablette, avec un accès complet à l'ensemble des services proposés par le réseau.

En parallèle, Jos de Blok poste, sur un blog, des messages réguliers informant ses collaborateurs de toute nouveauté au sein du groupe. Les infirmières peuvent réagir et commenter chaque publication. Le fondateur ne manque pas, également, de récolter les retours terrains de ses équipes afin de faire évoluer sa structure. Un système de management « Bottom up » qu'il affectionne particulièrement.

Une machine à... économies

Difficile de choisir par quel indicateur commencer tant le succès de Buurtzorg est global.

Une étude du cabinet Ernst & Young réalisée en 2009, révèle, par exemple, que **des économies de 40%, environ, sur le système de santé néerlandais sont réalisées**, chaque année via Buurtzorg.

Si l'heure de soins coûte plus cher que dans d'autres structures (car elle est désormais prodiguée uniquement par des infirmières et non des aides-soignantes ou des aides ménagères), sa qualité est tellement supérieure que le nombre total d'heures de soins nécessaire a diminué de 50% (étude KPMG, 2012).

Question #1 : quels résultats? 1/2

- Les patients qui font appel à Buurtzorg, par rapport aux autres structures :
 - Ont une durée de traitements plus courte
 - Qui nécessite 30% d'actes en moins
 - Ont un taux d'admission aux urgences 30% inférieur
 - Ont une durée moyenne de séjour plus courte en cas d'hospitalisation
 - Ont une durée de vie au domicile plus longue avant le passage en Ehpad

Association
L'as 1961

Selon études menées par KPMG et Ernst&Young.

BUURTZORG

SOIGNONS
HUMAIN

10

Source de la slide : présentation "Soignons Humain" du 6 octobre 2016

Les patients qui font appel à Buurtzorg plutôt qu'à d'autres ont un taux d'admission aux urgences 30% inférieur. Leur suivi médical étant régulier et confiné à deux personnes maximum, les signes avant-coureurs d'une pathologie sont décelés en amont. Ils enregistrent, également, une durée moyenne de séjour plus courte en cas d'hospitalisation et une durée de vie à domicile plus longue avant une admission en EHPAD.

Humainement, les indicateurs sont au beau fixe, également. **La satisfaction des patients est 30% supérieure à la moyenne du secteur.** Côté soignants, Buurtzorg est plébiscité par son personnel. L'entreprise a reçu le prix du meilleur employeur décerné par l'institut de sondage néerlandais Effective quatre années de suite. 8,7/10 et 9,5/10 sont les notes qui lui sont attribuées, respectivement en matière de satisfaction générale et d'implication des salariés. Le taux d'absentéisme de l'organisation est de l'ordre de 3% (versus 7%, en moyenne, dans le secteur, aux Pays-Bas).

L'entreprise affiche un chiffre d'affaires de l'ordre de 400 millions d'euros en 2017 et un taux de rentabilité de 8%.

Un modèle qui fait des émules

Chine, Japon, Suède, Etats-Unis....Le modèle Buurtzorg s'exporte. Il est présent, aujourd'hui, dans une trentaine de pays. **En France, les initiatives se multiplient.** L'association [Soignons Humain](#) expérimente depuis juillet 2019, et pour trois ans, une nouvelle organisation de soins infirmiers à domicile, très largement inspirée du modèle hollandais. Ce projet, baptisé « Equilibre » (Équipes d'Infirmières Libres Responsables et Solidaires), répond à l'invitation d'Agnès Buzyn, dans le cadre des expérimentations, dites article 51, dont l'objectif est de **tester de nouvelles organisations dans le domaine de la santé.**

Les enjeux sont triples :

1. Évaluer l'impact du travail d'équipe dans un secteur où 95% des ressources humaines officient en libéral,
2. Développer une approche globale du patient,
3. Tester la tarification horaire.

Trois territoires, dans lesquels 142 infirmiers volontaires officient, ont été retenus : les Hauts-de-France, l'Occitanie et l'Île-de-France.

S'il est difficile de dresser un bilan au bout de quelques mois, les premiers témoignages émanant du terrain montrent **des effets positifs sur la [relation soignant-soigné.](#)**

« Parce que les infirmières peuvent choisir le temps qu'elles consacrent à leur patient, un lien différent se noue avec eux. Le temps investi au début de leur relation encourage les patients à se livrer, à prendre davantage confiance en eux et à s'autonomiser », confie Guillaume Alsac, cofondateur de l'Association Soignons Humain.

Au terme de ces trois années de test, un évaluateur externe mesurera l'impact du projet sur l'ensemble des parties prenantes. Parmi les métriques observées : la consommation de médicaments, le taux d'hospitalisation non programmé, le taux de départ en EHPAD...auxquels s'ajoute un volet qualitatif (questionnaires administrés aux soignants et soignés).

Le modèle Buurtzorg fait, également, des émules dans le secteur de l'aide à domicile (non médicalisée). Vivat, Alenvi... Les entreprises françaises y appliquant les recettes Buurtzorg ne manquent pas.

Si la duplication du modèle batave est récente, les premiers résultats sont encourageants.

« La migration vers le modèle Buurtzorg nous a permis de faire descendre le taux d'absentéisme de nos auxiliaires de vie de 2 points. Elle nous a, également, fait franchir un palier significatif en matière de satisfaction clients » constate Arnold Fauquette, fondateur et dirigeant de Vivat.

Chez Alenvi, jeune structure chargée d'accompagner les personnes âgées à domicile, la **philosophie Buurtzorg** est omniprésente. Ce « professionnel de l'empathie », comme son cofondateur, Clément Saint Olive, aime la définir, y voit de nombreux bénéfices, du côté des accompagnants, notamment. Une certaine facilité à bien recruter, d'abord, dans un secteur pourtant très tendu. Un taux d'absentéisme 3 à 4 fois inférieur à celui observé sur le marché, ensuite, dans un métier où les [cas de burn-out](#) sont fréquents et les carrières traditionnellement courtes (22 mois, en moyenne).

Un exemple à suivre pour la France

Buurtzorg et ses diverses duplications font figure de preuves, grandeur nature (s'il en fallait encore) que l'humain, doit être placé au cœur de la relation soignant-soigné.

Les enjeux sont multiples : mieux guérir, mais aussi redonner du sens aux fonctions médicales. Espérons que le projet Équilibres permettra au système de santé français, aussi protecteur soit-il, d'en tirer des enseignements utiles et rapidement applicables. A la clé : un personnel soignant requinqué, ajouté à des économies conséquentes.

Rappelons que, parmi les 199,3 milliards d'euros consacrés chaque année au système de santé français, 5,7% servent à financer des dépenses d'administration. Un ratio bien supérieur à celui observé aux Pays-Bas (3,9%) et en Suède (1,7%), entre autres. ⁷

⁷ Source : DREES « Les dépenses de santé en 2017 »